

► doctrines libérales placées au-dessus d'eux conduisent, dit-il, à résilier la plus grande partie de nos mémoires sombres et pathétiques», en même temps que l'on peut, poursuit-il, pronostiquer «l'effondrement des traditions de gauche». Au moment même où il est omniprésent dans les discours, «ce féroce XX^e siècle», selon l'expression de Robert Conquest, fuirait-il à jamais nos consciences? «L'accession du XX^e siècle au statut de fantôme, répond Sloterdijk, s'est, dans une certaine mesure, produite dans le dos des générations qui vivent aujourd'hui, sans que nous ne puissions désigner un seul événement qui aurait effacé en nous le sérieux et la passion du temps passé – ni la débâcle de Tchernobyl, ni la chute du mur de Berlin, ni la séquençage du génome humain, ni la mise en place de l'euro, ni l'attentat contre le World Trade Center ou un autre événement, quel qu'il soit, de l'actualité récente.» Il y a quelques années, il était vilipendé par la «génération de la mémoire» pour son manque de dévotion. Aujourd'hui, derrière l'apparent consensus mémoriel sur lequel on croit fonder l'Europe, c'est lui qui pronostique que l'on est en train de congédier à jamais ce passé dont on affirme à tort, comme pour se rassurer, qu'il ne passe pas. Essayer de le nommer, c'est en somme se livrer à une dernière inspection avant démolition.

On ne saurait ici résumer l'ensemble de cette traversée philosophique d'un siècle marqué par «les combats furieux des discours dominants contre la complexité [...], c'est-à-dire contre la loi formelle du réel, toujours menés au nom du réel». Au bout de l'aventure, il y a notre ère de la «surabondance» dont on ne saura pas si l'almablé géant mangeur de choucroute l'affectionne ou pas, dès lors que le philosophe refuse avec constance de s'abandonner aux plaisirs simples mais primaires du jugement moral. Mais on ne saurait trop inciter ceux qui ambitionnent d'«habiter le monde» à plonger dans les eaux rafraîchissantes de cette pensée. C'est que Sloterdijk contraint son auditeur et son lecteur à adopter cette formule de Platon selon laquelle «penser, c'est être forcé de prendre parti dans la guerre civile logique au cours de laquelle la vérité part en campagne contre l'opinion» ■ Elisabeth Lévy

Essai Un cerveau comme un phare

Depuis «Critique de la raison cynique» (Ch. Bourgeois, 1987), Peter Sloterdijk semble, de tous les philosophes européens, le seul à pouvoir embrasser l'ensemble des problèmes que pose le monde. Si «Règles pour le parc humain», sa trop fameuse conférence (Mille et Une Nuits, 1999), le fit passer à tort pour un penseur eugéniste – il ne faisait qu'y souligner l'antiquité de la sélection que s'impose l'humanité –, il a semé depuis ses détracteurs en publiant à un rythme soutenu «Sphères», une odyssée de l'être en trois tomes. Le premier, «Bulles» (Pluriel, 2002), explorait l'émergence d'une conscience intérieure, de la vie utérine à la mort; le deuxième, «Globes», proposera en 2006 une théorie de la mise en réseaux des humains, mais on gagnerait à commencer par le troisième, «Ecumes», qui sort aujourd'hui.

Penser la vie à partir de ses formes élémentaires, et non seulement de livres ou de concepts: tel est le défi que relève «Ecumes». De l'atmosphère couvrant notre planète aux bactéries qui donnèrent les diverses espèces, toute existence procède, pour Sloterdijk, d'une sphère maternelle, seule à même de fournir les conditions climatiques propices aux échanges gazeux et aux métabolismes. Or l'acte de naissance du XX^e siècle, selon lui, est la mise au point vers 1914 d'armes chimiques visant non plus le corps de l'ennemi, mais la bulle atmosphérique formant son habitacle «innocent». En inventant les chambres à gaz puis la bombe H, la technique ne cessa plus, en menaçant l'environnement, d'explicitier les conditions implicites de notre vie.

Sloterdijk voit là le propre de notre temps: une volonté systématique de dévoilement, des encodages génétiques aux composants atomiques, des ressorts inconscients aux systèmes immunitaires; tout ce qui restait autrefois latent, relevait du mystère des Origines ou de l'opacité de la

Le roman de l'être

Qu'il évoque l'unicité du Kosmos grec ou la naissance du contrat national américain, l'œuvre d'art qu'est le monde aux yeux de Platon ou le grand Corps social où croyaient vivre les Romains, Sloterdijk fait penser à un être capable d'assimiler tout le corpus philosophique en cannibalisant des disciplines comme la sociologie, l'architecture ou la chimie. Au désir aristotélicien de penser l'animal social que nous sommes, en relation avec les planètes, ce professeur d'esthétique à l'université de Karlsruhe allie une relecture pessimiste de la Technique héritée de Heidegger. A Hegel il aurait pris la

volonté de traquer l'Idée qui mène l'histoire depuis un siècle et demi; à Walter Benjamin, l'intuition qui fait d'une forme architecturale – la serre remplaçant ici le passage parisien – l'expression achevée d'un moment social. Il peut reprendre au sociologue Guillaume Tarde sa théorie de l'imitation, mais se nourrir aussi de Schiller ou de Musil pour donner à sa langue une réelle autonomie littéraire, avec un sens aigu de la métaphore créatrice. Mais c'est encore Nietzsche qu'évoque le plus ce penseur jovial, qui a grandi dans les habits de la philosophie allemande en s'imprégnant aussi d'iro-

nie française – et de behaviorisme anglo-saxon. L'idée, la distance et le fait se marient dès lors chez lui sans avoir toujours besoin d'engendrer un concept; il est assez concret pour en appeler à une constitution terrestre globale détaillant les droits de l'homme, mais aussi des animaux et de l'atmosphère; il peut même étudier l'isolation thermique des villas romaines ou la vie sous cloche des astronautes, pour en tirer une sorte d'existentialisme spatial. Est-ce parce que l'ogre n'en revient pas d'avoir donné la vie, voilà dix ans? Son désir de faire le roman de l'être est insatiable. ■ C. A.